



ASSOCIATION SPORTIVE CULTURELLE FRANCOPHONE

Association déclarée, sans but lucratif - Loi du 1er juillet 1901 - Décret du 16 août 1901



La lettre de Léon-Yves

Un émouvant témoignage...

Comment aurais-je pu ne pas vous faire découvrir une fois de plus ce texte que m'a donné notre maître à tous, citons le Colonel Robert Taurand. C'est encore un récit authentique qui ne peut nous laisser insensible à savoir tout faire pour obtenir sa liberté. Rien n'est plus merveilleux que de vivre en citoyen libre et responsable de sa vie.

Je souhaite que chaque personne de notre association prenne le temps de lire cette aventure, symbole d'un état d'esprit qui semble disparaître de nos jours.

Depuis 45 ans, nous vivons comme deux frères, je peux affirmer que c'est un homme d'honneur, un grand humaniste et son attachement à la France est remarquable. Gardons ce devoir de mémoire, n'oublions pas l'histoire et veillons à ne pas perdre notre liberté, liberté de penser, liberté d'écrire ; tant d'hommes sont tombés au champ d'honneur afin que nous puissions en bénéficier.

Que cet émouvant récit en soit le témoignage



Léon-Yves Bohain

Douzième histoire

La plus belle de mes évasions ...

Oui, je l'ai promis à mes enfants, je l'ai promis à toute ma nombreuse famille et aussi à mes nombreux amis, ... voici enfin le récit de la plus belle de mes évasions.

Voici le récit d'une action, d'une performance, d'une dure épreuve dans laquelle se joue votre propre vie, pour gagner la liberté.

Cela s'est déroulé il y a près de 75 ans et je mesure aujourd'hui, avec plaisir, la grande chance de pouvoir à 95 ans bientôt, vous conter cette histoire d' "homme", passé dans un climat hostile et dangereux, avec le risque "maieur" encouru.

Mais tout d'abord faisons ensemble, pour la bonne compréhension, un petit retour sur les événements qui ont marqué ma vie de "soldat en campagne", et conduit dans ce stalag XIID exécré, où je me trouve en ce mois d'octobre 1940.

Après un séjour d'attente dans la région de Boulogne sur Mer, mon Régiment, le 95^e RI, aura connu de très violents combats en Belgique et dans le nord de la France. Combats meurtriers et cruels, marqués de sang, de souffrance, de mort, où se mêlent la peur, le courage, la bravoure et aussi le sens du Devoir.

Et ce fut le désastre, la honte du perdant. Ce fut pour nous tous l'anéantissement de tous nos espoirs, l'humiliation et la marque du captif. Ce fut l'abaissement face à des guerriers impressionnants, vainqueurs impitoyables.

Puis est venue la douloureuse période des marches forcées avec la faim et la soif qui vous rongent les lèvres et détruit les intestins. Oui, marches forcées comme "boucliers humains" en colonnes encadrées avec des geôliers sans pitié pour ceux des prisonniers qui ne pouvaient plus suivre physiquement... qu'ils sont durs ces moments où la vie d'un homme ne tient qu'à l'action d'un autre homme inhumain ! Qu'ils sont durs à supporter ces moments d'exception où l'homme est réduit à l'état de bagnard écrasé du poids de la défaite et marqué d'une blessure morale qui l'abaisse et lui fait vivre un vrai chemin de croix !

Chemin de croix aussi pour ces foules d'êtres Hollandais, Belges, Français, fuyant les lieux de combat dans des conditions tragiques, pitoyables où seul l'instinct de survie les habite, dans cet exode d'une dureté sans pitié. Quel bien triste spectacle à ne jamais revoir !

Avec des centaines, des milliers d'autres prisonniers, comme moi, harassés, fatigués, les pieds en sang, le corps cassé, nous nous retrouvons dans un camp provisoire à Neufchâteau en Belgique ... d'où je m'évade de manière rocambolesque.

Durant 6 jours, errant dans les vastes forêts de la région, marchant la nuit, caché le jour, j'atteins presque épuisé la ville de Virton. Hélas je suis repris par une patrouille allemande, pour être transporté dans la forteresse de Sedan,

avec l'étiquette de "fuyard" et placé en cachot. Quel bien mauvais souvenir que ce lieu sinistre, sans lumière, sans aération, sans sanitaires, avec comme nourriture de l'eau et du pain noir. Durant 8 jours, je vis dans la crainte du "peloton d'exécution". Ne suis-je pas un dangereux criminel ? Après avoir attendu le sort qui m'était réservé, très tôt un matin, la porte du cachot s'est ouverte et dans la brutalité, sans explication, avec d'autres prisonniers, nous avons été embarqués d'abord dans des camions bâchés, puis comme du bétail dans un wagon de marchandises.

Nous étions le 25 juin, jour de l'entrée en vigueur de l'armistice, demandé par la France.

Après 2 jours de voyage dans des conditions effroyables, nous avons été débarqués à Trier en Allemagne, pour nous retrouver sur le plateau de Petrisberg où se trouve le stalag XIID. Il sera ma résidence, avec le n° 4689, jusqu'au 19 octobre, date de cette évasion dont je vais maintenant vous parler.

J'ai hâte de quitter ces lieux où chaque jour qui passe s'additionne aux autres. Le moral s'effrite, l'espérance faiblit et la liberté s'éloigne.

Trois mois, c'est déjà beaucoup trop à supporter, le temps est venu d'agir, de tenter de prendre des risques ... d'oser. Partir, quitter ces lieux où l'homme est écrasé, ramené à l'état de bagnard. Partir pour respirer et agir en homme libre, pour vivre sans la menace permanente de ces soldats geôliers souvent très durs et parfois cruels.

Partir, fuir, s'éloigner au plus vite de ce monde dangereux, sans joie, méchant, implacable.

Je viens d'apprendre par mon camarade André, voisin de lit, qui travaille comme prisonnier dans la gare de triage de Trier, qu'un wagon de marchandises partait chaque mercredi pour Paris, transportant des colis pour les soldats en occupation.

Et bien la voila l'occasion de se payer un voyage gratuit ! Nous lui donnerons comme nom "Liberté".

Mais, pas trop vite... comment pénétrer dans ce wagon de marchandises quand la porte coulissante, une fois fermée après remplissage, est plombée...

Comment pénétrer dans ce wagon alors que la seule ouverture, petite lucarne rectangulaire située à 3 m du sol, barrée d'une tringle en fer fixée par de gros boulons à l'intérieur, sera inutilisable.

Comment pénétrer dans ce wagon sans être vu et découvert, par le toit ou les cotés... alors la seule possibilité qui s'offre, c'est le plancher. Oui, faire un trou dans le plancher fait de bois très dur, bois fibreux de 7 cm d'épaisseur ...

La voila la solution, un trou, un orifice qui laisse le passage du corps comme dans les chars de combat, appelé le « trou de sauvetage ». C'est la solution ... faudra-t-il aussi le trou réalisé, sortir une partie du fret transporté pour faire de la place à 2 personnes puis remettre ce fret dans le wagon sans laisser de trace ..

Tout cela ne sera pas facile de nuit, sans éclairage, dans le silence. Cela sera risqué, pénible, dangereux. Cette action doit être préparée avec minutie, préparée pour une réussite. La moindre erreur serait fatale. Il faudra agir sans bruit en tenant compte de la présence d'un poste de sur-

veillance situé à 80 m du wagon (heureusement l'action se déroule entre 18 et 23 heures et toutes les lumières sont tamisées dans la totalité des lieux, par crainte de raids aériens) car la guerre continue...pour les allemands !

En attendant le jour "J", pour moi, la première disposition à prendre est celle d'être volontaire au travail à l'extérieur. Sans difficulté, un matin, je suis dirigé pour la corvée à la gare de triage. Là je retrouve mon camarade André qui tient à être du voyage "Liberté".

Tout en travaillant sur place, la reconnaissance des lieux permet de bien situer l'emplacement du wagon, les itinéraires, les cachettes pour se dissimuler, les cachettes pour placer en attente, le matériel, outillage, vivres, vêtements, tout ce qui est nécessaire pour faire le "trou" et parer au voyage qui dure 2 jours.

En attendant le jour "J", fixé au 19 octobre, voyons ensemble les points les plus importants à régler dans cette préparation pas facile.

La récupération de l'outillage absolument nécessaire pour réaliser le trou dans le plancher, se fera à l'aide de plusieurs camarades prisonniers qui travaillent dans les ateliers d'entretien du camp et de la gare. De même pour les vivres, par des camarades de corvée dans les cuisines du stalag.

Peut-être, il sera pour vous lecteur, un peu fastidieux de lire dans le paragraphe suivant le détail de ces récupérations mais pour que vous compreniez mieux la difficulté du montage de l'opération, en danger permanent, je n'hésite pas à en faire avec vous l'inventaire.

Outillage : 1 marteau, burin de menuisier, vrille à bois, clé anglaise, morceau de lame de scie égoïne, couteau, graisse mécanique, un chiffon laineux pour atténuer les bruits de frappe du marteau sur le burin, une toile de récupération des éclats de bois et la sciure, une couverture pour adoucir le contact de nos dos avec le ballast pierreux.

Vivres et divers : biscuits durs, pommes de terre cuites, 2 pains de margarine, quelques sucres, 2 vieux bidons d'huile vides qui serviront de réserve d'eau pour le voyage, 2 paquets de poivre pour semer autour du wagon afin d'éloigner les chiens d'éventuelles patrouilles, 2 pantalons, 2 vestes (volés dans le vestiaire de la gare).

Par crainte de fouilles régulières dans le stalag, toutes ces "choses" sont stockées dans une cachette à la gare de triage. Cela n'a pas été facile, et très risqué. Il a fallu jouer très serré avec les gardiens toujours très méfiants. Il en a été de même pour, petit à petit, effectuer le transfert de nos affaires personnelles dans cette cachette.

Le jour du départ, pour ne pas éveiller l'attention de nos geôliers, qui encadrent les corvées et qui comptent les effectifs à l'aller et au retour, 2 camarades S/Officiers Leduc et Morales s'infiltreront dans la masse (après comptage) et le soir ils prendront nos places. Ainsi les effectifs seront bons !

Et enfin le moment est venu. Il est là ce moment, espéré et tellement attendu ...

Tout est en place, tout est prêt ; à nous de nous montrer à la hauteur, de prendre notre revanche ... à nous de réussir, montrons nous les plus forts, ... il est 18 heures, tous

nos camarades de corvée sont repartis.

Le coup joué sur les effectifs a bien marché. La nuit est presque venue, André et moi sommes là, tapis, bien cachés, dans de grands coffres qui ont dû servir dans le temps à stocker du bois. Attendre, observer, il est nécessaire de voir l'activité nocturne dans cet immense gare de triage...nous sommes en terrain inhospitalier, au danger permanent, la moindre erreur de notre part, peut être fatale !

Lentement après avoir récupéré toutes nos précieuses affaires, en longeant, comme des voleurs les murs et les quais, nous arrivons près de notre wagon. Par chance il est placé sur une voie avec un coté quai, ce qui protège un peu de la visibilité.

A tâtons, dans le noir le plus complet, nous voici allongés sur le ballast (la couverture prévue sera bien utile) ...et à tour de rôle, nous allons dans la peur, la crainte, la sueur, la fatigue, les crampes, mais animés d'espoir, nous allons percer et scier sans relâche !

Durant près de 4 heures, sur 50 cm de largeur, nous attaquerons le bois dur comme de l'acier, avec des bouts de lame de scie égoïne déjà usées et trop courtes pour être efficaces... mais quand même si elles martyrisent nos doigts, la volonté reste forte ... et nous arrivons au bout de nos peines.

Ah qu'il est beau ce trou d'homme... qu'il est réussi ce passage qui nous servira non pour sortir, mais pour entrer ! ...qu'il est beau ce trou qui va nous permettre d'entrer dans le wagon avec la même joie que dans une chambre d'un hôtel à 5 étoiles ! ...

Mais avant le plaisir, un travail de forçat nous attend. Sortir des dizaines, peut-être une centaine de petits colis pour faire de l'espace, de la place pour nos personnes. Cela n'a pas été sans peine mais nous y sommes arrivés .., et André est entré le premier dans cette résidence de bois et de fer ... il reste à remettre en place tous les colis, rentrer dans le wagon tout le matériel, nettoyer du mieux possible l'espace de travail, toujours dans le noir et en silence... il est déjà 22 h 30, il faut faire vite ... enfin à mon tour je me hisse dans le wagon de la liberté...

Mon dieu, qu'il est superbe ce moment où, écrasé de fatigue, le visage encore couvert de sciure de bois, je m'étends, plutôt tombe, sur ces colis. Ils vont me servir de "couche" jusqu'au plus près de Paris.

Qu'il est sublime cet instant où le wagon est accroché au train de marchandises, train à vapeur qui souffle à pleins poumons et se manifeste par de stridents coups de sifflets pour signaler certainement que tout va bien... Et lentement, faisant grincer les essieux des roues à chaque passage sur les aiguillages, notre wagon roule. Il roule et qu'importe les secousses, les tamponnages, qu'importe ce bruit agressif du frottement des roues sur les rails ... c'est du bonheur que mon ami André et moi, vivons !

En cet instant, nous savourons cette première réussite de cette évasion si difficile et tellement dangereuse...

Et roule, roule, avance sur le chemin, transporte, train de la liberté, véhicule ton chargement de passagers clandestins

tins ... Éloigne-les au plus vite de ce stalag de souffrance et maudit, de ce pays inhospitalier.

Durant près de 2 jours, nous dormons, mangeons, récupérons des forces, tirons des plans pour sortir du wagon avant l'arrivée du train à sa destination. Durant 2 jours, nous détruisons des centaines de colis ... forme puérile de vengeance, certainement ridicule, mais pour nous, quel plaisir de le faire !... de passer par la lucarne des bottes, des chaussures, des petits vêtements, des livres, du ravi-taillement et diverses petites choses, préparées et envoyées, certainement avec amour par des parents à leur fils, père ou époux, en occupation en France !

Lentement la plupart du temps, il roule notre convoi... ... il se traîne dans la belle campagne de France, ce qui nous permet d'en saisir toute sa beauté. Comme cela fait du bien déjà de respirer l'air de chez nous...

Et s'égrainent dans le temps qui passe ces noms de ville, Thionville, Metz, Verdun, Chalons sur Marne, (il est déjà 21 heures, nous sommes le 20 octobre ...) et viennent Château-Thierry, Meaux, Chelles (il est 17 heures le 21 octobre).

Nous avons décidé de sortir de notre wagon par la lucarne débarrassée de sa tringle, une vingtaine de kilomètres de Paris. Souvenez-vous, la porte coulissante est plombée de l'extérieur et ne peut s'ouvrir de l'intérieur.

Le grand moment est arrivé. Mettre les pieds sur la terre de France, ce n'est plus un rêve, la réalité est bien là. Le grand moment tant espéré s'offre maintenant ... mais avant il faut sauter de 4 mètres de haut, par cette petite ouverture. Sauter les pieds en avant, c'est là une gymnastique bien périlleuse ; il fait nuit et le train roule entre 40 et 50 kilomètres à l'heure, parfois plus.

Pas d'hésitation, la réception au sol risque d'être brutale, mais qu'importe, il faut sortir de ce wagon « d'emprunt ». C'est un moment magique. La réussite est là, nous avons gagné et pris notre revanche.

Nous passons la gare de Chelles, c'est l'instant prévu. André saute le premier, il doit me rejoindre en remontant le long de la voie.

A mon tour dans le noir, en prenant bien mes « marques », mes pieds bien appuyés sur le bois du wagon, mes jambes poussent dans le vide, mon grand corps ... et je tombe.

La chute est un peu brutale. Mais après 2 roulades heureuses sur un sol dur comme de la pierre et à proximité des roues du train qui tournent très dangereusement près de ma tête quelques secondes ... je m'immobilise près d'une petite borne en ciment qui marque 27 kilomètres PARIS !

André et moi avons gagné ! C'est l'ivresse de la réussite, c'est une victoire sur le sort ! Victoire de la volonté, du cou-

rage, victoire de la fierté du soldat. Fierté et sens du devoir, qui nous ont guidés et imposé l'action, la prise de risque, le désir de revanche. Pour moi, j'ajouterai la Foi qui m'a soutenue et accompagnée dans ces moments forts, où la vie est en jeu ...

Voyez, amis lecteurs, il a suffi de peu de chance pour "gagner" ... simplement un petit trou dans le plancher de ce wagon, notre résidence durant 2 jours... et de ce voyage appelé "Liberté".

Épilogue :

André s'est blessé en sautant. Pris en charge par un médecin de Chelles, il rejoint Bourges où il s'installe comme peintre en bâtiment. Victime d'un accident, il décède en 1962. Je ne l'ai jamais revu. Il était fidèle, courageux, excellent camarade.

Roger Leduc s'évade en 1942. Il rejoint l'école des Cadres de Salambo en Tunisie où je suis comme moniteur chef. Jusqu'à sa mort en 2006, nous resterons frères d'Armes.

Après une très grave blessure en Algérie, il termine une carrière militaire, avec le grade de Commandant. Il décède en 2006. Je suis parrain d'une de ses filles.

Homme de grande qualité, courageux, fidèle et généreux André Morales fait 5 années de captivité. S'installe au Maroc comme commerçant de pneumatiques. Revu en 1982. Suite à une grave maladie, décède en 2001. Fidèle, généreux, excellent ami.

Je dis toute ma reconnaissance à ceux de mes camarades prisonniers qui m'ont largement aidé sous toutes les formes. Ils ont aussi pris des risques. Je ne les ai jamais oubliés. Aujourd'hui je leur dis encore un grand merci.

Je dis aussi toute ma reconnaissance à l'ami Barat, beaux-fils d'un de mes amis à Châlus, Hubert Massaloux, qui m'a caché durant 8 jours à Paris, dans la charcuterie, rue des Amandiers, près du Père Lachaise, qui m'a habillé dignement, prêté de l'argent et facilité mes déplacements jusqu'à Bourges où j'ai revu ma famille pendant deux jours. A Vierzon, aidé par des cheminots, en cachette, j'ai pu rejoindre la zone libre.

Là commence une vie d'aventure militaire qui ne s'arrêtera qu'en 1971.

*Robert Taurand
Commandeur de la Légion d'Honneur
Grand Officier de l'Ordre National du Mérite
Médaille des Evadés
Ex-Président de l'association d'Athlétisme USM Gagny
et Ex-Président de l'ASC Francophone
et actuel Président d'Honneur de l'ASCF*

Toute correspondance est à adresser au siège administratif :
ASC Francophone - L.-Y. Bohain - 27 avenue de la Gaîté
93220 Gagny - Tél./Fax : 01 43 02 30 77
e-mail : ascf-gagny@sfr.fr
Sirene : 447 948 621

OCTOBRE
2013